

M A R C U S   M A L T E

AUX MARGES  
DU PALAIS

*Roman*

(Inspiré d'une histoire qui pourrait bien être vraie.)

ÉDITIONS ZULMA  
*Paris • Veules-les-Roses*

L'histoire que raconte monsieur Li (pages 64-67)  
est en partie inspirée d'un conte traditionnel vietnamien.  
*Gaby oh Gaby* (cité page 108) a été écrite  
par Boris Bergman et composée par Alain Bashung.  
Certains vers (pages 369 à 371) sont extraits de « Spleen » de Baudelaire.  
Des paroles de « La Foule », de Michel Rivgauche,  
chantée par Édith Piaf sur une musique d'Ángel Cabral,  
ont été glissées dans le texte aux pages 423 et 424.

La couverture d'*Aux marges du palais*  
a été créée par David Pearson.

© Zulma, 2024.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma,  
n'hésitez pas à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



Univers ! Univers !

On te dit infini. On te dit insondable et incommensurable. On te dit en expansion. Ton nez s'allonge, ta queue aussi. Par n'importe quel bout qu'on te prenne tu t'étales, tu grandis, tu grossis, tu t'octroies toute la place. Tu dépasses les bornes. C'est tout toi, ça. Égocentrique. Vorace. Autophage. Tu accapares. Peuplé de géantes et de naines. Gorgé de trous noirs et de planètes lumineuses et d'incandescentes comètes. Des myriades, milliards et milliards de milliards, mais rien à ton échelle. Rien du tout. Moucherons, poussières, que dalle. Univers ! Univers ! Grosse marmite gros chaudron plein de vide, rempli d'on ne sait quelle mystérieuse potion. Constellé de ces chiures célestes qu'on nomme galaxies. Tu bouillottes. Tu t'empiffres. Tu t'en mets de partout. Univers sale. Univers soûl. Bourré d'éther, saturé de gaz jusqu'à l'asphyxie, des bulles et des bulles et des nébuleuses, des astres jusqu'au cou, lucioles, lampyres, vers luisants puissance <sup>101010101010101010101010</sup>, tapissé jusqu'à la lie. Univers ! Univers ! On te dit absolu. On te dit unique et essentiel. On te dit tout ça et plus et plus

encore – and more and more.

Mais j'ai ma petite idée.

Je suppose une tromperie astronomique. Un escamotage. Je subodore une sidérale duplicité.

Moi (moi qui suis moins que rien), je te dis simplement double. Double, oui. Moi (et même moins que moins que rien), je dis que tu n'es pas seul. Univers ! Univers ! Tu n'es pas uni. Il y a deux faces en ton miroir. Le visible et l'invisible. L'avouable et l'inavouable. Ici et là. Par ici j'entends le grand, le beau, le noble ; par là j'entends son reflet déformé, le riquiqui, le laid, le roturier. Par là le mal né. Le vilain canard. Le frère caché. L'hideux jumeau soustrait aux regards, reclus à la cave ou au grenier. L'indigne. Le bâtard. Le déshérité. D'un côté le lustre des illustres, de l'autre la plaie suppureuse des lépreux. Univers ! Univers ! Moi, je dis que vous êtes deux. Je dis que vous êtes parallèles. Et par voie de conséquence (c'est Dieucide qui décide) jamais ne vous rejoignez. Sauf à se retrousser les manches et forcer le destin. Car il en faut, du courage, de la persévérance et du muscle, pour faire passer le chameau dans le chas.

Voilà ce que je dis, moi.

J'affirme.

Et qui vivra verra.

## En cinq lettres : origine du monde

L'homme a les deux pieds dans la tombe. Nous sommes au milieu de la matinée, il fait pas loin de vingt-cinq degrés et il sue à grosses gouttes. De temps en temps il lâche le manche de sa pelle pour s'essuyer le front d'un coup d'avant-bras. Sa peau sombre luit comme la coque d'une châtaigne. Par chance il a plu deux jours auparavant et la terre est encore meuble. Dans les grosses pelletées qu'il soulève on voit se tortiller de longs tronçons de lombrics mauves. Il en détourne les yeux. Tout ce qui est de nature rampante l'a toujours fait frémir, de dégoût, de peur. La perspective d'être lui-même inhumé et dévoré par les vers et autres créatures de la même engeance lui est insupportable.

On lui donne une cinquantaine d'années, il est né Lucien Dione mais depuis des lustres on ne l'appelle plus que « Mo », un surnom relatif à sa carrière en lourds et sa lointaine ressemblance avec le champion Mohammed Ali. The king of the ring.

Le trou fait environ cinq pieds de long et la moitié de large. Il s'y trouve enfoncé jusqu'aux cuisses.

Et puis un autre type fait son apparition, qui s'ap-

proche sans hâte et fait halte à côté du monticule de terre rejetée. Mo lui lance un rapide coup d'œil sans cesser de creuser.

— Où t'étais passé, le Gros ? Ça fait deux heures que je me crève, et t'as encore rien foutu !

Le type en question a des lèvres charnues et sempiternellement huileuses. Pour sourire il les écrase l'une contre l'autre, faisant naître aussitôt l'image d'un coït de limaces (animal hermaphrodite). Par bonheur il sourit peu.

— Partage des tâches, mon pote. Toi, les bras ; moi, les yeux. Je fais le guet. Et pis, m'appelle pas « le Gros », tu sais que j'aime pas ça.

Le sobriquet n'est pourtant pas usurpé. L'individu est sensiblement du même âge que Mo, mais, plutôt qu'à un boxeur, son physique s'apparente davantage à celui d'un ancien pilier de rugby. Voire à celui du ballon.

Malgré la chaleur il conserve sur lui une veste de costume qui a dû être Prince de Galles il y a de cela un demi-siècle et qui n'est plus aujourd'hui que prince galeux. Les boutons manquent tous sans exception et les manches, trop longues, sont retournées sur ses bras trop courts. Celui qui le verra autrement accoutré n'est pas encore né.

Raymond, il s'appelle.

Seule éclaircie au tableau, le gros Raymond tient entre ses doigts une rose du plus bel incarnat.

— T'as vu c'que j'ai trouvé en faisant ma ronde. Comme quoi ça pousse vraiment n'importe où, ces

trucs-là. Regarde-moi ça : c'est-y pas joli ?

Il fait tourner la fleur entre le pouce et l'index, puis la porte à son nez et renifle un petit coup sec.

— Le problème, dit-il, c'est que ça sert à rien. On peut même pas les bouffer. À cause des épines, tu comprends.

— Hmm... grogne Mo.

— Les épines, répète l'autre. C'est un coup à t'arracher les amygdales, ça. Et si jamais ça passe, c'est l'estomac qui morfle. Tu peux être sûr. Et puis le foie, la rate, tous les boyaux qu'y a là-d'dans. Une seule petite bouchée et t'es crevé de partout ! Et j'te raconte pas pour les évacuer, ces saloperies. Tu vois c'que j'veux dire, mon pote ?

— Hmm... grogne à nouveau Mo en déversant cinq kilos de terre d'un coup d'épaules.

Raymond hausse le ton.

— Quoi, « hmm » ? Tu vois rien du tout, dis pas de conneries ! T'en as déjà bouffé, peut-être ?

— De quoi ?

— Ben, des roses ! Nom de Dieu, de quoi j'te cause depuis un quart d'heure ? De betteraves ?

Mo interrompt sa besogne et lève la tête. Un rayon de soleil oblique l'oblige à fermer un œil, l'autre exprime toute sa circonspection. Le Gros n'a pas du tout l'air de plaisanter.

— Non, dit Mo. Je n'ai jamais mangé de roses. Et je ne connais personne d'assez morfale ou d'assez débile pour faire une chose pareille. Personne qui appartienne au genre humain, en tout cas.

Il s'essuie le front puis reprend son labeur.

— Ouais, ben crois-moi que si t'en aurais mangé, c'est ton trou d'balle qui s'en rappellerait ! La vie d'ma mère, c'est comme si tu chiais des barbelés !

C'est souvent que Raymond prend, à tort et à travers, la vie de sa défunte maman à témoin, l'empêchant ainsi, jusque dans l'au-delà, d'accéder à un repos bien mérité.

— Tu voudrais pas m'épargner ces considérations scatologiques, dit Mo, et me faire le plaisir de la boucler, au moins ça, pendant que je me tape tout le boulot !

Le Gros se fige. Ses paupières boursouflées se froncent, les fentes s'étrécissent, figurant bientôt d'horizontales meurtrières à travers lesquelles seul irradie le fiel de son regard.

— « Scatologiques », hein ?...

D'aussi loin qu'il se souvienne, il n'a jamais entendu prononcer ce mot. Il est persuadé que cet enfoiré les invente au fur et à mesure – des mots, des mots, des tas de mots – juste histoire de se faire mousser.

Mo le dico, putain de sa race !

Il lâche la fleur et l'écrase sous sa semelle comme un vulgaire mégot. Puis il cueille un moignon de cigare dans sa poche et le porte à sa bouche et l'allume et il tête en silence.

Durant un long moment on n'entend que le crissement feutré de la pelle pénétrant les mottes. Les deux hommes sont les seules âmes qui vivent à des

lieues à la ronde. Le terrain sur lequel ils se trouvent jouxte une construction qui aurait dû être au départ une gare, mais la Direction des Chemins de Fer ayant finalement opté pour un autre tracé, les trains ne s'y arrêtaient jamais et le bâtiment fut vendu aux enchères. Au fil des différents propriétaires il fut successivement transformé en scierie, puis en marbrerie, puis en fabrique de graines pour oiseaux, puis en carrosserie, puis en entrepôt, puis en espèce de club privé-discothèque – en fait un cloaque extrêmement underground où toute la jeunesse décadente des environs se donnait rendez-vous pour se torcher la gueule à coup d'acide et de gnôle en écoutant les Sex Pistols ou les Who (c'était l'époque). L'histoire se termina dans un incendie aux origines demeurées mystérieuses, qui fit six morts et dix-neuf blessés. Tout ce qui n'avait pas cramé fut pillé impitoyablement. Le temps fit le reste. Ce n'est plus à ce jour que ruine et désolation.

Un quart d'heure plus tard, Mo lâche la pelle. Les mains sur les reins il s'étire, puis se mouche en bouchant tour à tour chaque narine avec le gras du pouce. Son tricot est trempé. Il se hisse hors du trou.

— À toi, dit-il.

Par réflexe Raymond jette un coup d'œil à sa montre. Depuis quatre ans, les aiguilles sont bloquées sur 2 h 45. Ce qui le chagrine, c'est de ne pas savoir s'il s'agit du matin ou de l'après-midi. Son bras retombe le long de son bide.

Tout petit il était déjà comme ça. C'était pas sa

faute. Les autres gamins lui faisaient pas de cadeaux. Surtout les petites filles. La pire espèce. Elles savent à peine parler et c'est déjà du venin qu'elles distillent. De temps en temps il descendait un écureuil mais ça ne le calmait guère. Ce qu'il voulait, c'était faire taire les vipères.

— Tu crois pas que c'est assez profond ?

— Non, dit Mo.

Raymond cède. Il descend avec précaution dans la fosse. Il crache son bout de cigare, puis crache dans ses paumes et s'empare du manche.

— Un boulot de nègre, ça ! crache-t-il (encore) entre ses dents.

— Pardon ?

— J'ai dit : la terre est basse !

Mo hoche la tête.

— T'as raison, le Gros. Une chance que tu sois court sur pattes !

Il n'y a pas d'autres formes de représailles. Fut un temps, oui, sûrement qu'il lui aurait fait bouffer son râtelier, à cette enflure, pour lui apprendre les bonnes manières. Mais ce temps est révolu. Mo en a trop entendu, de toutes les couleurs, à présent il est blindé. Une fois pour toutes il est le taureau et ils sont les mouches qu'il chasse nonchalamment de sa queue.

Hormis à la montre du Gros, l'heure tourne, et le soleil cogne de plus en plus fort. Pas l'ombre d'une ombre.

Raymond finit par déposer les armes à son tour.

— Merde, j'en peux plus !

Sa trogne est d'un rouge éclatant. Le trou atteint près d'un mètre de profondeur.

— Ça devrait suffire, dit Mo.

Il laisse le Gros se débrouiller pour s'extraire. Lequel glisse, peste, glisse, peste, recommence, se hisse, rampe — parodiant à son insu les affres d'un monstrueux bousier émergeant des entrailles de la terre —, se relève et s'époussette. Mo l'attend un peu plus loin devant une cuve à mazout rouillée. Il y a là, appuyé contre la cuve, un vélo de course qui doit dater de la première défaite de Poulidor et une mobylette plantée sur sa béquille qui n'a pas l'air moins antique. À l'arrière de la mob est attachée une remorque, sorte de carriole recouverte d'une bâche en plastique bleu. Quand Raymond le rejoint, Mo retire la bâche, découvrant un volumineux paquet également emballé dans une bâche, en plastique vert celle-ci. Les deux hommes le soulèvent chacun d'un côté. Ils le transportent jusqu'à la fosse et l'y laissent choir. Le paquet dépasse en longueur, ils doivent forcer sur les extrémités pour l'introduire entièrement. Ceci fait, Mo prend un peu de recul et considère l'ensemble : le trou béant dans le sol et cette chose verte coincée à l'intérieur. Cela semble n'avoir absolument aucun sens.

— C'était quoi déjà son nom, à çui-là ? demande Raymond.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? T'as l'intention de lui faire graver une épitaphe ?

Un sourire effilé étire une nouvelle fois les lèvres du Gros : les limaces remettent le couvert.

— Une « épitaphe », hein ?...

— C'est le terme qui convient.

— Ouais. Sûr... N'empêche que tu sais quoi, m'sieur l'intello ? P'têt que si t'aurais un peu plus travaillé ton gauche au lieu de te farcir tous tes bouquins à la mords-moi-l'nœud, eh ben t'en serais pas là aujourd'hui !

— Exact. J'en serais certainement au même niveau que toi. Et ça, oui, ce serait une véritable défaite.

Le Gros redresse le buste et bombe sa bedaine. D'un geste il désigne la tombe.

— Moi, c'que j'en dis, c'est par pure charité chrétienne. J'estime que tout le monde a droit à une petite prière. C'est p'têt pas comme ça qu'on pratique, là-bas dans ta brousse, mais chez nous c'est comme ça que ça s'passe !

Mo s'abstient de répondre. Il se baisse et ramasse la pelle.

— Alors ? insiste Raymond.

— Alors quoi ?

— Comment qu'y s'appelait, ce gus ?

— J'en sais rien, dit-il. T'as qu'à l'appeler Gérard.

— Gérard ? Pourquoi Gérard ?

— Pourquoi pas ?

Le Gros réfléchit un instant, moue sceptique.

— J'avais un cousin qui s'appelait Gérard...

— C'est pas lui, le coupe Mo.

— Je le sais bien, que c'est pas lui ! Mais quand même, l'idée m'dérange.

Les doigts de Mo se crispent autour du manche. Il

prend une forte inspiration.

— Ok, mec. On va pas y passer la journée. Alors, appelle-le Pierre, Paul, Jacques, si tu préfères. Je m'en cogne !... Jacques, c'est bien, non ? T'as un cousin qui s'appelle Jacques ?

— Non.

— Alors, banco ! Adopté. Maintenant, grouille-toi d'en finir avec tes salamalecs, s'il te plaît, parce que je voudrais me tirer d'ici !

De mauvaise grâce Raymond s'avance au bord du trou. Il joint solennellement les mains et baisse les paupières. Puis les relève.

— Jacques comment ?

— Quoi ?

— Le prénom, ça suffit pas. Comment tu veux que le bon Dieu s'y retrouve, avec tous les Jacques qu'y doit y avoir ? Il faut le nom de famille, sinon...

— Mon cul ! rugit Mo. Jacques Mon cul, ça te va ? C'est comme ça qu'il s'appelait, je m'en souviens très bien, maintenant ! Alors, fais-moi cette putain d'oraison tout de suite ou c'est toi qui vas en avoir besoin !

Mo mesure 1,90 m pour 110 kilos. Il a passé pas mal d'années sur les rings. De plus, il tient une grosse pelle en fer à la main. Trois paramètres que même Raymond est capable de prendre en considération.

Les deux hommes se toisent. Le Gros a toujours les mains jointes. C'est lui qui plie. Il se détourne avec un reniflement dédaigneux et de nouveau ferme les yeux.

« Oraison » : encore un terme que le négro sort tout droit de son chapeau, pense-t-il.

Raymond attaque soudain d'une voix basse et vibrante :

— Seigneur tout-puissant ! Petit Jésus, Marie, Joseph ! Je vous demande d'accueillir aujourd'hui dans votre demeure l'âme de Moncul, Jacques, ici présent...

Mo préfère ne pas entendre la suite. Il profite de cet intermède pour aller soulager sa vessie. À son retour, le Gros a achevé son office et garde la pose, paupières closes, tête baissée, dans une attitude de recueillement qui met en valeur son quadruple menton.

D'un ton sec, Mo casse l'ambiance.

— Ça y est, c'est fini ?

Il a déjà rempli la pelle et s'apprête à la vider mais Raymond l'arrête d'un bras tendu.

— Quoi, encore ? gronde Mo.

Sans répondre, le Gros se met à fouiller le sol autour de lui, du regard et du pied, comme s'il avait perdu une lentille de contact ou un ticket à gratter. Puis il se baisse et lorsqu'il se relève il tient la rose entre ses doigts boudinés. Il souffle sur les trois pauvres pétales qui restent, avant, d'un geste à la fois hautain et gracieux, de jeter la tige dans la fosse.

— Oraison... Oraison... chantonne-t-il d'un air entendu.

Mo déverse brusquement la terre au fond du trou.

Il se charge seul du comblement. En un quart d'heure c'est fait. À la fin il prend grand soin d'égaliser la surface du sol afin de camoufler au mieux toute trace de ces travaux. D'ici quelques jours plus rien

ne paraîtra. Appuyé au manche de la pelle, il jette un regard circulaire sur l'ensemble du terrain. Lui-même est incapable, au premier coup d'œil, de localiser les autres emplacements. Il en ressent une légère, très légère satisfaction.

Il retourne à la mobylette et range la pelle dans la remorque. Raymond a déjà ôté la béquille de l'engin et commence à le pousser. Mo se plante devant lui pour lui barrer le passage.

— Minute, fait-il.

Il pose une main sur le guidon et de l'autre, en douceur mais fermement, écarte le Gros.

— La mob à l'aller, le vélo au retour. C'est bien ce qu'on avait dit, non ? À ton tour de pédaler, mec.

Raymond recule d'un pas.

— Eh, mon frère, tu vas pas me faire ça ! Regarde-moi : tu vois bien que j'ai pas grimpé là-dessus ! C'est pas possible. C'est pour les gars sportifs comme toi, ces trucs-là !

— Ah bon, tu crois ?

— Sûr !

— Pour les sportifs ?

— Exactement, mon pote ! Pour les athlètes ! Pour les rois du muscle !

Mo opine doucement du chef.

— Tu veux dire que toi... Toi, tu serais qu'une grosse larve bouffie avec un derrière de cachalot, c'est ça ?

Les limaces se contractent comme à l'imminence de l'extase.

— Euh...

— C'est vrai, confirme Mo en enfourchant la mob. Mais raison de plus. Faut qu'ça change ! Révolte-toi, mon frère ! Pédale sec !

Le moteur de la bécane démarre en pétaradant. Simultanément, Mo tourne la poignée d'accélérateur de la main droite et dresse le majeur de la gauche en signe d'au revoir. La mobylette s'éloigne tandis que Raymond trotte derrière, d'abord en piaulant, puis en meuglant insultes et insanités.

Trente mètres plus loin il s'arrête, en nage et aphone. Tout chancelant il s'en retourne près de la cuve, et c'est là – ô démon crépu ! – qu'il s'aperçoit que le pneu avant de la bicyclette est complètement à plat.

Et pendant ce temps...

*Aux marges du palais  
Aux marges du palais  
Y a une tant belle fille, lonla  
Y a une tant belle fille*

Anne-Sophie-Catherine-Élisabeth chantonne.

Pour économiser du papier, épargner nombre d'arbres de la forêt et contribuer à la préservation de la planète, nous l'appellerons plus succinctement Aneth. Comme tout le monde. Comme très peu de gens en vérité (son père, sa grand-mère, sa tante). Car la jeune fille ne fréquente personne. Elle ne sort pas. Cela lui est interdit, par crainte des rapt, des mœurs dépravées et des microbes, qui sont monnaie courante à l'extérieur. Par contre elle évolue en totale liberté dans les trois cent soixante-cinq pièces du palais (il en est une trois cent soixante-sixième, condamnée, secrète, dans laquelle fut emmuré vivant, un siècle auparavant, un ancêtre appartenant à une branche secondaire de la famille et qui avait eu le toupet de prétendre à la succession – mais chut !).

Aneth peut se comparer à ce qu'on eût appelé jadis une princesse. Jusqu'à ce jour elle portait le titre de « minimar ». Mais ce jour est le jour anniversaire de ses seize ans, aussi va-t-elle accéder incessamment, comme le veut la coutume, au rang supérieur de « marjorette ». Ceci lors d'une cérémonie initiatique

qui consiste pour l'essentiel à se fendre d'une gracieuse révérence devant le trône républicain, puis à afficher une moue boudeuse, en coulisse, devant l'objectif du photographe homologué. C'est, on l'aura compris, un événement d'une grande importance dans le calendrier de la République Médiocratique de la Frzangzwe. Une quasi-intronisation. Un presque sacre. C'est l'Histoire en marche. Mazette !

Aneth, certes, n'est pas n'importe qui. Elle est la fille unique de l'archimaréchal Herbert Robert (ex « Robert Dupont de Bavoire » : nom complet, discrètement émondé aux prémices de la Révolution Première), qui lui-même est Chef de l'État, Président-Directeur-Général de la Nation, Pâtre de la Patrie, Gouvernail du Gouvernement, Père des Pairs, Constable Incontestable, Garde des Sots, Guide du Savoir-Vivre – et ufologue amateur.

Avec tout le respect qu'on lui doit, on ne peut toutefois s'empêcher de se demander comment cet être que la nature n'a pas particulièrement gâté a pu concevoir une aussi ravissante créature. Car Aneth est belle. Aneth est splendide. Aneth est carrément ultralike, selon ses fans. Et ils sont très nombreux, ses fans, à la suivre sur son résal favori. C'est par ce biais virtuel et viral que la jeune fille se propage. Son charmant minois est également connu du public pour apparaître chaque semaine à la une, à la deux, à la trois, d'une gazette en papier glacé et à grand tirage avec laquelle son paternel a signé un lucratif contrat d'exclusivité, suivant en cela les conseils de

son conseiller, le dénommé Gabriel Pipaudi. Tiens, profitons-en pour faire ici un court aparté sur ce personnage, car il est un rouage essentiel du système. Gabriel Pipaudi, « Gaby » ou « l'Archange » pour les uns, « la Pipe » ou « Pinocchio » pour les autres, est un pur produit de la Grande École. La communication est son domaine. Il la maîtrise de bout en bout. Il est le conseiller personnel du Chef de l'État et le premier de ses zeds de camp. Sa fiche de poste fait mention de « porte-parole du Gouvernement », mais il fait aussi officieusement office de porte-drapeau, porte-plume, porte-clés, porte-flingue, et accessoirement de portemanteau quand un valet vient à manquer. Il a même su faire en sorte que son employeur voie en lui un porte-bonheur. Car ce jeune homme habile et ambitieux exerce une emprise aussi souterraine que considérable sur l'esprit de l'archimaréchal. Il rédige les discours, il chante les louanges, il lance les rumeurs, les entretient ou les éteint selon les besoins, il commande les sondages, il en dicte les réponses, il en analyse les résultats et dispense son analyse aux médias, il alimente les ragots, enfin il tisse cette toile immense qui peut servir tout à la fois de piège funeste et de filet de protection. Un homme de l'ombre qui excelle à mettre son maître en lumière. Les plus subtils commentateurs politiques savent détecter sa patte dans les allocutions de l'archimaréchal : « Ça, c'est du Pipau ! » se lancent-ils alors, en se poussant du coude avec un petit sourire satisfait. C'est lui, Gabriel Pipaudi, qui a écrit l'autobiographie du Chef de l'État (intitulée

*De moi à moi* et tirée à seize millions d'exemplaires). À travers ces pages indispensables, lecteurs et électeurs ont pu découvrir certaines facettes insoupçonnées de cette personnalité exceptionnelle. Ainsi ont-ils appris, par exemple, que le sieur Herbert Robert fut dans ses jeunes années un farouche résistant – mais sachant s'entourer de précieux collaborateurs ; qu'il fut un hardi révolutionnaire – mais défenseur des traditions ; qu'il n'hésita point à user de la force – mais tranquille ; qu'il se voulait dorénavant un président normal – mais élu des dieux (« C'est mon destin, qu'y puis-je ? » écrivait-il) ; qu'il n'était ni de gauche ni de droite, et encore moins du centre ; un homme qui, ma foi, sa modestie dût-elle en souffrir, avait eu sa part de conquêtes durant sa folle jeunesse et brisé le cœur d'une célèbre star de cinéma et de quelques gourgandines anonymes. Bref, c'était là une confession intime, touchante, sincère, qui permettait au bon peuple de la République Médiocratique de la Frzangzwe de se sentir plus proche de son dirigeant suprême.

Les mêmes principes prévalent pour le journal virtuel d'Aneth. Car c'est lui, Gabriel Pipaudi, qui gère le flux digital de la bientôt marjorette. Celle-ci ignore tout de ce que ses fidèles suiveurs croient qu'elle leur dévoile. C'est le susdit conseiller qui sélectionne les photos commandées au paparazzi accrédité du palais avant de les propulser sur le Wet. C'est lui qui compose les chroniques de la jeune fille, qui invente et exprime ses réflexions, ses pensées, ses avis (sur tel

accessoire vestimentaire, telle recette culinaire, telle chanteuse populaire), ses états d'âme (« Je me sens si seule, parfois... ») ainsi que ses coups de gueule (« Non au massacre des bébés pandas ! »), c'est lui qui supervise les commentaires de ses fans, élimine les plus critiques, met en exergue les plus élogieux, en rédige personnellement une certaine quantité, c'est lui qui se prête, au nom de la minimar, à des aventures sentimentales avec des prétendants créés de toutes pièces, met en scène des romances, des amourettes, brèves souvent, mais intenses, qui font battre les cœurs lorsqu'elles commencent et pleurer les yeux lorsqu'elles s'achèvent (on se souviendra longtemps de cette idylle passionnée, interdite, et restée chaste heureusement, avec ce footballeur issu de la banlieue, mi-voyou mi-dieu du stade – ah, quel suspense mes aïeux !), c'est lui, donc, qui façonne l'image publique d'Anne-Sophie-Catherine-Élisabeth et, par ce subterfuge, lance les modes et influence une bonne partie de la jeunesse du pays.

Pardon. Cet aparté s'est avéré moins court que prévu, je m'en excuse. Retour à l'action :

Aneth se prépare. Assise dans son boudoir, devant la glace, elle est en train de se faire coiffer par celle qui fut sa nourrice et qui est aujourd'hui sa dame de compagnie, sa confidente et, il faut bien le dire, sa seule amie. Nous la nommerons Chantal.

Ce moment est d'ordinaire un temps d'échange privilégié, paisible, pourtant en ce jour particulier la jeune fille se sent un peu nerveuse. Il n'est que

midi, normal qu'elle soit encore en pyjama, mais d'ici quelques heures il lui faudra passer sa robe d'apparat (organza blanc sur tulle blanc et brodée de roses anciennes : une merveille) et endosser son nouveau statut. Les fans ne tiennent plus – une capsule a été promise sur le résal. Ils vont adorer.

Par la fenêtre ouest de la pièce on aperçoit, à quelques lieues de là, une partie de la Grande Tour F. Le célèbre et emblématique monument, que le monde entier nous envie, s'élève dans un ciel uniformément bleu. Aneth ne l'a jamais visité.

Et donc, entre son miroir et la Tour, sous les délicats coups de brosse de sa servante, sans doute pour calmer son anxiété, la jeune fille chantonne. Elle affectionne ces espèces de comptines, ces vieux airs traditionnels sur lesquels Chantal la berçait durant sa prime enfance. Mais, en l'écoutant bien, un détail détonne – les plus observateurs l'auront peut-être relevé : Anne-Sophie-Catherine-Élisabeth Robert serait absolument parfaite si elle n'était affligée d'un léger défaut de prononciation. Une coquetterie labiale, diront les gens bien élevés. En effet, comme d'autres zozottent, Aneth jojotte. Ou chochette. Un dysfonctionnement dû, selon le médocastre du palais, à une menue malformation de la luette, et qui se caractérise par la transformation du son *che* en son *je*, et vice versa, et l'on peut en conclure sans trop de mal qu'elle a un *geveu* sur la langue. Du moins l'avait-elle. Car c'est passé avec l'âge et cela ne ressort, par *nostalchie* sans doute, que lorsqu'elle *jantonne*.

Mais voilà qu'elle interrompt soudain sa ritournelle et demande :

— Maman assistera-t-elle à la cérémonie ?

Chantal réprime une grimace, répond d'un air contrit :

— Je n'en suis pas certaine, Madame.

— Ah... soupire Aneth.

Sujet délicat. Embarrassant. Douloureux. Car les plus observateurs auront également remarqué que si nous avons mentionné divers membres de l'entourage de la jeune fille, il n'a pas encore été question de sa mère. Pourquoi ? Qu'en est-il ?

Il en est que sa mère, l'archimaréchère Robert (née Clémence-Hortense-Prudence Comblois – C-H-P-C pour les effrontés) ne l'a pas reconnue. Ne la reconnaît pas. Elle se refuse à l'appeler Anne-Sophie-Catherine-Élisabeth. Elle se refuse à l'appeler Aneth. Elle se refuse à l'appeler tout court. Sa mère l'ignore. Ce n'est pas par aversion personnelle et spécifique envers sa fille, c'est qu'elle n'admet tout bonnement pas avoir commis l'acte de chair – et consécutivement engendré. Depuis seize ans on dit que l'archimaréchère « se repose », c'est-à-dire qu'elle passe ses jours et ses nuits dans son boudoir alanguie sur une causeuse, sans causer, à égrener les sept septaines de perles d'ivoire de son chapelet.

Comme ce fut le cas pour cet ancêtre brièvement évoqué, l'archimaréchal se demande parfois s'il ne devrait pas consacrer une autre pièce à l'emmurement de son épouse. Mais son conseiller le lui déconseille. Le médocastre du palais a diagnostiqué chez cette très

patiente un déni de maternité post-natal. En dépit des témoins de la mise au monde, en dépit des évidences, l'ex-parturiente continue donc d'affirmer que l'enfant n'est pas d'elle. D'aucuns sous-entendent plutôt qu'Aneth ne serait pas de son père (on prête volontiers à la jeune fille un « air de famille » avec un certain dignitaire africain qui naguère planta quelques jours sa tente dans les jardins du palais afin de traiter d'affaires d'État strictement privées avec l'archimaréchal. Une nuit avec l'archimaréchère faisait-elle partie du marché ? Secret défense. Tout ce qu'on sait, c'est que ce colonel offrit le précieux chapelet d'ivoire à la première dame avant de s'en retourner dans sa contrée sauvage où il fut bientôt exécuté par ses propres janissaires).

— Cela vous convient-il, Madame ? s'empresse de demander Chantal en balayant une mèche d'une main experte, afin de dévier la conversation et chasser cette ombre de tristesse qui voile le visage de sa jeune maîtresse sitôt qu'il s'agit de sa maman.

Aneth relève les yeux (couleur et forme presque orientales) dans la glace.

— Es-tu vraiment obligée de me dire « Madame » ? J'ai l'impression d'avoir soixante-quinze ans ! Je préférerais quand tu m'appelais Aneth et que tu me disais « tu » !

— Vous êtes loin d'avoir soixante-quinze ans, Madame, mais vous n'avez plus l'âge d'être tutoyée. Vous savez bien que cela ne serait pas convenable. Je le regrette aussi, mais ce n'est pas moi qui fais les lois.

Puis soudainement la servante se penche à l'oreille de la jeune fille et lui chuchote :

— Et si tu n'es pas sage, petite chipie, je te jette un sort de chatouillis !

Une saillie qui provoque un frisson dans le cou d'Aneth et fait apparaître dans son regard et dans le miroir un éclair de joie radieuse, enfantine, ainsi qu'une rangée de perles blanches – ses dents.

Complices, les deux. De mèche. Chantal lui est dévouée corps et âme. Elle l'aime d'un amour véritable qui outrepassa de loin ses fonctions. Elle l'a connue à l'aube de sa vie. Elle l'a nourrie à son sein. Elle l'a baignée, langée, consolée, éduquée. Combien de fois a-t-elle gobé comme des bonbons ses minuscules orteils de bébé ? Combien de fois a-t-elle failli la faire périr de rire sous l'assaut de ses chatouilles ? Elle voudrait encore, mais c'est fini. Ce n'est plus permis. Elle l'aime comme l'enfant qu'elle a perdu. Dans ses rêves les plus fous elles s'enfuient toutes deux par une nuit sans lune pour aller vivre dans une ville ou dans une forêt, n'importe où mais seules, incognito, elles écoutent des chansons débiles à la radio, le son à fond, elles reprennent en chœur les refrains, elles s'offrent mutuellement du parfum pour leurs anniversaires, elles décorent le sapin à Noël, elles confectionnent des tartes salées et des mousses au chocolat, elles commencent des régimes, le samedi elles font les boutiques et le dimanche elles sont tristes quand Aneth doit regagner sa chambre à la cité universitaire et que Chantal demeure solitaire dans leur foyer, et

ainsi le temps passe et elles vieillissent ensemble. Dans ses rêves, Chantal peut serrer Aneth dans ses bras et déposer sur sa tempe autant de bécots qu'elle le souhaite.

Mais la réalité est tout autre. Chantal doit se tenir. Se retenir. Se contenir. Chantal doit supporter sans ciller les mensonges et les inepties qui circulent sur le résal. Chantal déteste Gabriel Pipaudi, maître d'œuvre de cette tartuferie. Car Chantal est au courant. Elle sait tout mais ne peut rien dire. Son contrat comporte une clause de confidentialité qu'elle est contrainte de respecter sous peine de perdre non seulement son emploi mais également sa langue, car il est bien stipulé, paragraphe 3, alinéa 924, que cet organe serait coupé, haché menu et distribué en pâture aux pourceux si elle venait à divulguer la moindre information concernant les occupants du palais.

Dans ses rêves il lui arrive de châtrer sauvagement le conseiller — si tant est que cet infâme ait quelque attribut d'un homme.

— Tout va bien se passer, Madame, reprend-elle au bout d'un moment. Vous n'avez aucun souci à vous faire.

Aneth hausse les épaules.

Chantal se mord l'intérieur des lèvres. Elle a comme une envie de pleurer.